

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

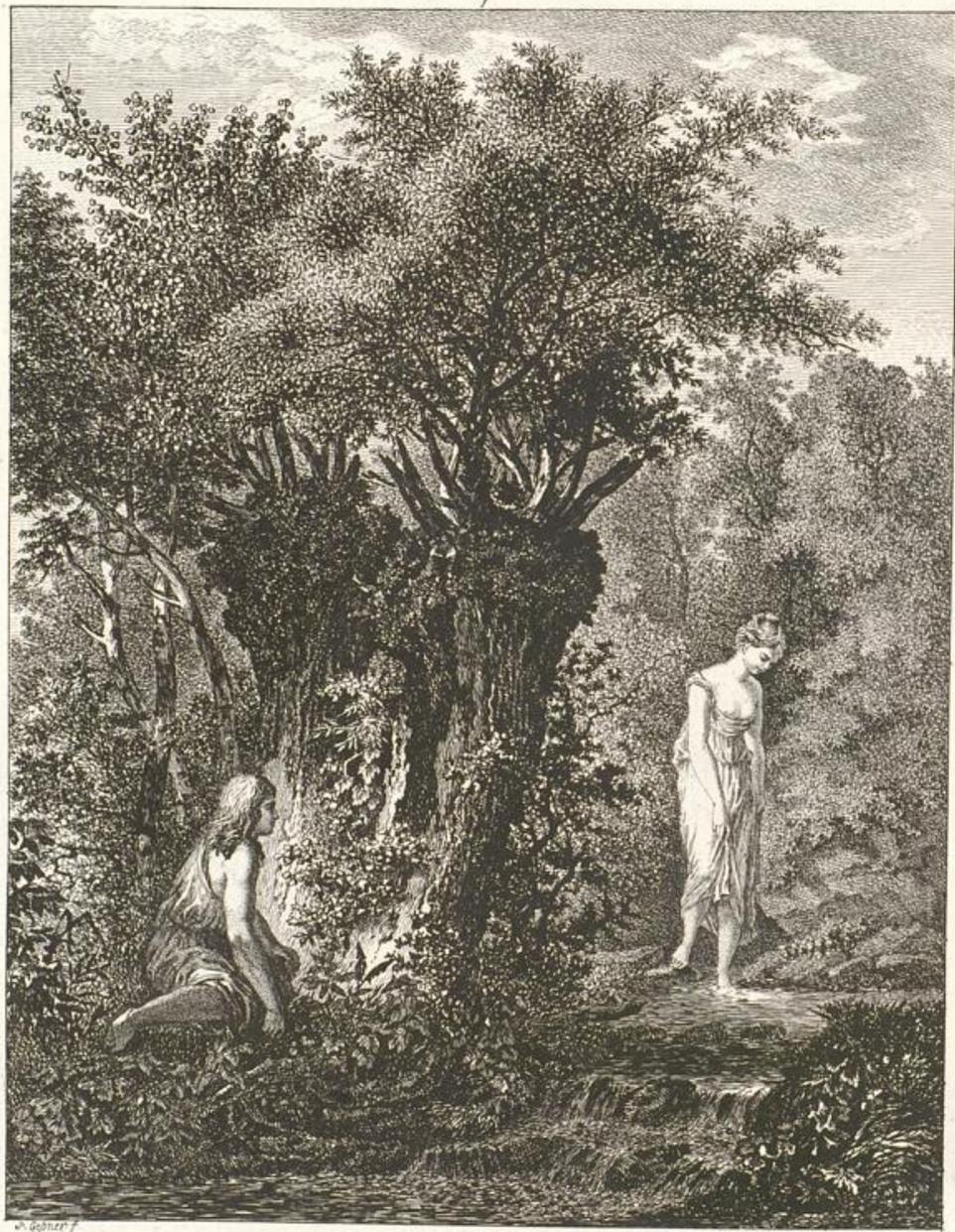
Contes Moraux Et Nouvelles Idylles

Diderot, Denis

Zuric, 1773

Le Bouquet.

urn:nbn:de:gbv:45:1-45



LE BOUQUET.

J'ai vu Daphné. Peut être, hélas ! peut être ferait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vüe. Jamais je ne la vis si belle. Je reposais pendant les ardeurs du midi à l'ombre de l'oseraie, à l'endroit où le ruisseau roule doucement à travers les Cailloux. Des Rameaux touffus se courbaient au-dessus de ma tête, & repandaient sur les eaux leur paisible ombrage. Là je goutois les douceurs du repos. Depuis ce moment, hélas, il n'est plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois assis, j'entens murmurer ce feuillage, & soudain j'aperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avancoit à l'ombre, le long du ruisseau. C'est ici qu'avec une grace charmante, elle relève sa robe azurée, & découvrant ses jolis pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite son beau visage & de l'autre elle soutenait les pans de sa robe. Puis elle s'arrête, elle attend qu'il n'y ait plus une goutte d'eau sur sa main, qui puisse

O

en



en tombant agiter la surface du ruisseau. L'onde devenue tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné sourit à sa propre beauté, & rajusta ses tresses blondes que rassemblait un nœud charmant. Pour qui, disais-je en soupirant, pour qui tous ces soins? à qui veut-elle plaire? quel est le mortel heureux dont s'occupe sa pensée, quand le plaisir de se voir si belle épanouit ses lèvres de rose.

Tandis qu'elle revait ainsi, panchée sur le ruisseau, elle laissa tomber le bouquet qui ornait son sein, & le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'étais assis. Daphné se retira & je saisis le bouquet. Comme je le baisai! comme je l'approchai de mon cœur palpitant. Non, je ne l'aurais pas donné pour tout un troupeau. Mais hélas! il se fane, Ce bouquet si cheri, & c'est depuis deux jours seulement que je le possède. Quels soins n'en ai-je pas pris! Je l'avais conservé jusqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printemps pour le prix du chant. On y voit l'amour artivement cizelé, assis sous un berceau de mirthe: De l'extrémité de ses doigts, il essaie en riant la pointe de ses fleches. A ses pieds on voit deux Colombes, les ailes

ailes entrelacées, se becqueter tendrement. Trois fois par jour dans cette coupe j'arrosai mon bouquet d'eau fraîche, & la nuit, je l'exposai sur ma fenêtre à la rosée. Combien de fois penché sur ces fleurs n'ai-je pas respiré leurs doux parfums ! leur odeur me semblait plus suave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printems. C'est sur le sein de Daphné qu'elles ont achevé d'eclorre. Puis ravi dans une douce extase je contemplais la coupe. O amour, disais-je en soupirant, que tes flèches sont ulcerées ! Que je sens vivement leur atteinte ! Ah ! fais que Daphné éprouve seulement pour moi la moitié de ce que je sens pour elle : & je te consacrerai cette coupe. Je la poserais sur ce petit Autel, & tous les matins, je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hyver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de mirthe. O puissiez-vous, charmantes Colombes, puissiez-vous être le présage fortuné de mon bonheur. Mais hélas ! le bouquet se flettrit, quelque soin que j'en prenne. Tristes & decolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe, n'exhalent plus de parfums & leurs feuilles détachées tombent. O amour, fais que le destin de ces fleurs ne soit pas un présage funeste à ma tendresse.

